

preuves de sa générosité et de sa paternelle sollicitude, a voulu cette fois encore vous témoigner sa haute bienveillance, en m'autorisant à bénir cette croix, et en accordant quarante jours d'indulgence à quiconque viendra réciter auprès d'elle quelques prières. En recevant le bienfait, mes chers paroissiens, vous n'oublierez pas le bienfaiteur.

« Que ce signe de notre rédemption soit donc comme un étendard élevé au milieu de nous pour nous rappeler sous quel chef nous combattons, et pour nous apprendre que nous devons avoir les mêmes pensées que lui, les mêmes désirs et les mêmes affections! Que du haut de cette montagne elle étende sa protection tutélaire sur toute la paroisse! Que tous ceux qui se prosternent devant elle puisent à ses pieds la résignation et la force! Enfin, qu'après avoir été pour nous un symbole d'espérance et de pardon, elle nous apparaisse au jour du jugement comme un gage de délivrance, de salut et d'éternel bonheur! »

Mulhouse. — Dans la brochure que le dernier numéro de la *Revue* signalait en passant, le pasteur Stæber (p. 64) oppose à la conversion de M. Winkler l'apostasie d'une jeune comtesse allemande, qui aurait été solennellement reçue dans l'Église protestante au commencement de cette année. *Une jeune comtesse allemande!* En vérité, c'est fort peu compromettant. Quand nous annonçons des conversions, nous disons, par exemple : M. de Savigny, ambassadeur de Prusse à la cour de Saxe, depuis peu converti au catholicisme, vient de recevoir à Spire le sacrement de confirmation. — Une sœur de la comtesse Ida Hahn-Hahn a récemment abjuré les erreurs du protestantisme. — Le duc de Leeds est mort catholique, etc. etc. On peut ainsi vérifier les faits. Pourquoi M. Stæber ne parle-t-il que d'une conversion anonyme? *Une jeune comtesse!* C'était la peine de nous révéler son nom. Mais qui nous dit qu'au lieu de comtesse, il ne s'agit pas simplement d'un conte? P. M.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir qu'un savant distingué de l'Allemagne, le Dr Mettenleiter, nous a gracieusement offert sa collaboration. Nous avons reçu de lui, il y a quelque temps, un *tableau de la littérature catholique en Allemagne*, que nous publierons dès que la traduction en sera achevée.

STATISTIQUE DIOCÉSAINÉ.

NOMINATIONS.

MM.

CHAPUIS, curé de Rechésy, nommé curé à Rougegoutte.

ANDRÉS, administrateur de Seppois-le-Haut, curé au même endroit, succursale nouvellement érigée.

GENTINK, jeune prêtre, vicaire à Rougemont.

Page 245.

Pour les articles non signés : PANT. MURY.

NOTICE

sur

LE PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME DE MARIENTHAL (BAS-RHIN).

I.

Le Chapitre de Saint-Pierre de Rome vient d'autoriser, par un décret solennel, le couronnement de l'image miraculeuse de Notre-Dame de *Marienthal*, pèlerinage célèbre et très-fréquenté, qui se trouve à quatre kilomètres de la ville de Haguenau, dans le département du Bas-Rhin.

« Dieu, — dit l'illustre évêque de Perpignan, dans son Mandement pour le Jubilé de 1858, — Dieu s'est plu à choisir dans chaque pays quelques sanctuaires pour y faire éclater par des marques plus sensibles sa puissance et sa bonté... Pourquoi a-t-il voulu que les principes de la vie spirituelle eussent, à quelques égards, dans certaines églises une vertu plus active, plus efficace pour le soulagement de nos misères?... C'est un des secrets du plan divin suivant lequel les bienfaits de la rédemption se distribuent sur la terre. Tout ce que nous pouvons dire en général, c'est que ce fait mystérieux paraît être une continuation de ce qui s'est vu jadis dans l'enceinte de la Judée, lorsque le Sauveur en visitait les villes et les bourgades... On voit par les récits de l'Évangile qu'il a témoigné une préférence marquée pour certaines localités. Il les a marquées du sceau de ses paroles et de ses miracles. C'étaient souvent des lieux obscurs, sans renom jusqu'alors. »

Les réflexions de Mgr. Gerbet s'appliquent parfaitement à Marienthal; l'Église et le couvent s'élèvent au milieu des bois, quelques maisons les entourent. Le sanctuaire de la Mère de Dieu est dans un site qui n'a rien de remarquable ni de pittoresque; mais il n'en est pas d'autre en Alsace qui attire un plus grand concours de fidèles, où l'on se rende avec plus de confiance et d'amour, et où des grâces plus nombreuses et plus éclatantes aient été obtenues.

Soixante et quelques années à peine séparent l'origine de la ville de Haguenau de celle du pèlerinage de la Vierge.

La cité a été fondée en 1153 par Frédéric Barberousse, ce prince si tristement célèbre dans les annales de l'Église.

Les chroniques de la province rapportent qu'au commencement du siècle suivant, le chevalier Albert de Wangen forma le dessein de renoncer entièrement au monde, pour ne plus s'occuper que de son salut. Il construisit lui-même un petit ermitage dans la forêt, auprès d'un ruisseau; les fruits et les racines sauvages suffisaient à sa nourriture; il se désaltérait à la source voisine et passait ses journées et la plus grande partie de ses nuits dans la prière et la contemplation. Les gens du voisinage qui virent sa retraite, l'appelèrent *Alberts Beth-Hauslein* (la petite maison de prière d'Albert); mais le solitaire y ayant placé une image de la Vierge, ce premier nom fut bientôt oublié et remplacé par celui de *Marienthal* (vallée de Marie), qui a toujours été conservé depuis ce temps.

L'ermitage du chevalier de Wangen, — ajoutent nos vieux historiens, — était fréquenté par la population des environs; tous ceux qui souffraient allaient chercher des conseils et des consolations auprès d'Albert, et adressaient leurs prières à la statue de Marie, qui formait la seule décoration de son humble demeure.

Sur ces entrefaites, — c'était en l'année 1225, — un autre seigneur de la même famille, Bourcard de Wangen et son épouse Ita, dame de Vestingen, firent construire, en l'honneur de la Mère de Dieu, une église non loin de la petite maison de prière de notre solitaire.¹

Dès lors le nombre des visiteurs de la bonne Vierge et du pauvre frère Albert s'accrut considérablement. Celui-ci, désireux de satisfaire aux besoins spirituels des fidèles, résolut d'abandonner son ermitage et d'ériger, à côté de l'église, un couvent aux religieux Guillemites.

Il fit lui-même profession dans leur Ordre. Mais la fortune personnelle d'Albert ne lui permettant pas d'exécuter seul son projet, il eut recours à son frère Engelhardt de Haguenau, à sa sœur Igna, épouse du baron Anselme de Wangen, et aux trois enfants de sa seconde sœur. Tous consentirent à consacrer une partie considérable de leurs biens à cette œuvre. Le couvent fut bâti en quelques années; les Guillemites en prirent possession, et comme

¹ Une bien vieille inscription latine trouvée dans l'ancienne église abbatiale de Marmoutier (Bas-Rhin) dit « qu'en l'an du Christ 1225 Bourcard, seigneur de Wangen, et son épouse Ita, dame de Vestingen, animés d'une très-grande piété envers la bienheureuse Mère de Dieu, édifièrent l'église de Marienthal, près de Haguenau. »

de grandes grâces s'obtenaient en ce lieu, le pèlerinage ne tarda pas à être fréquenté par les habitants de l'Alsace, de la Lorraine et des pays situés sur la rive opposée du Rhin.

Le Frère Albert mourut en odeur de sainteté, dans une vieillesse très-avancée, en 1260. La maison de Wangen continua à protéger Marienthal. D'autres familles nobles de la province contribuèrent également à l'embellissement et à l'entretien du sanctuaire et du couvent. En 1513, le baron Frédéric de Gottesheim fit construire au milieu du chœur le maître-autel qui existe encore. — Peu d'années après, l'hérésie ravagea l'Alsace, et Marienthal ne fut pas épargné. — Avant de parler de cette déplorable époque, nous devons nous occuper des images miraculeuses.

II.

Deux images, ou plutôt deux statues miraculeuses de la sainte Vierge, sont vénérées à Marienthal. D'après la tradition locale, elles ont été placées en ce sanctuaire à l'époque de sa fondation. L'image qu'on aperçoit la première en entrant dans l'église, s'élève au-dessus du tabernacle du maître-autel. C'est une *Mater dolorosa*. Marie soutient le corps de son divin Fils descendu de la croix; les figures, sans doute, ne sont pas irréprochables au point de vue de l'art; mais une expression de douleur immense et de compassion surnaturelle règne sur le visage de Marie. — Cette statue est celle dont le couronnement solennel vient d'être décidé.

La seconde image représente la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras; elle est au-dessus d'un autel adossé au fond du chœur; c'est encore, dit-on, celle devant laquelle Albert de Wangen pria dans son ermitage.¹ D'après un ancien document, tiré des Archives de Mar-

¹ Cette tradition est évidemment erronée; car l'image remonte tout au plus aux premières années du XV^e siècle. « Il y a trois mois, m'écrivit M. l'abbé Straub, un heureux hasard me permit de voir de près la statue qui s'élève au-dessus de l'autel du fond. L'on venait de la descendre de son piédestal pour orner l'autel et pour y poser les décors du Mois de Mai. Comme presque toutes nos Madones exposées dans les différents lieux de pèlerinage à la vénération des fidèles, la Vierge de Marienthal est enveloppée d'étoffes et couverte d'un de ces manteaux raides et disgracieux qui depuis le commencement du XVII^e siècle ont fait invasion dans presque tous les sanctuaires de Marie. Muni de l'autorisation nécessaire, qui m'avait été accordée avec un cordial empressement, je fis enlever avec précaution les pièces d'étoffes, dont l'une était même clouée sur la statue; et bientôt je pus admirer une des

moutier, elle aurait été trouvée miraculeusement dans un puits voisin de cette abbaye.

Vingt années après la fondation de Marienthal (1245), Innocent IV, d'illustre mémoire, se déclara le protecteur du pèlerinage, lui accorda plusieurs privilèges et l'enrichit de précieuses indulgences, «*en considération des grâces nombreuses et signalées obtenues en ce lieu.*» — Dans les siècles suivants, plusieurs papes ont imité cet exemple et ont comblé de faveur le sanctuaire de Marie.

L'ancienne chronique locale rapporte que dès ces temps reculés l'empressement et le concours des fidèles avaient quelque chose de merveilleux. La clément Vierge Marie, ajoute-t-elle, obtenait soulagement aux affligés et miséricorde aux pécheurs qui venaient implorer son in-

plus belles sculptures du commencement du XV^e siècle. On est frappé de l'air de grandeur et d'imposante majesté que l'artiste a su donner à cette Vierge. Son visage respire une douceur et une pureté qui font oublier, ou plutôt qui ne permettent presque pas de remarquer ce que la mise peut présenter de moins modeste. Elle porte le petit voile des Vierges allemandes avec une bordure plissée; un ample manteau d'or doublé de bleu, et dont les larges plis sont relevés avec beaucoup de grâce par les deux mains qui soutiennent le divin Enfant, couvre en partie la robe, qui paraît avoir eu anciennement un fond argenté. Quoique les couleurs soient presque passées, elles offrent encore un des plus beaux spécimens d'étoffes du Moyen-Âge. La robe est coupée par des bandes horizontales, dont les élégants rinceaux de feuillage servent d'abri à des aigles. Les pieds de Marie sont chaussés, conformément au sentiment exquis des convenances qui animait autrefois l'art chrétien.¹ Le piédestal sur lequel elle pose est semé d'étoiles d'or. Tout l'ensemble de la statue, mais surtout l'agencement des draperies et le modelé des figures, annoncent un grand maître, formé à l'une de nos brillantes écoles de sculpture du XIV^e siècle, mais qui a sacrifié en quelques points au goût de son époque. Déjà, comme dans le médaillon qui se voit sur la grosse cloche de Strasbourg (1427), pour ne citer qu'un seul exemple de notre art local, l'Enfant n'est plus couvert d'aucun vêtement, et la Mère porte une robe que les siècles antérieurs eussent fait monter un peu plus haut. Il serait très-facile, au reste, de mettre la Vierge en état de paraître devant les yeux les plus délicats : quelques rangées de perles, ajustées avec art, et une petite robe jetée sur l'Enfant, en feraient tous les frais.

«*Les fidèles, même ceux de nos campagnes, ne regretteraient certes pas le bizarre affublement qui dépare nos statues de Marie, depuis le temps si fatal à l'art chrétien, écoulé du XVI^e au XVIII^e siècle. En douter, serait faire injure aux sentiments esthétiques du peuple alsacien, dont le goût est bien plus pur qu'on ne pense. J'en eus la preuve au moment même où la Vierge de Marienthal fut débarrassée des étoffes dont elle était comme emmaillottée. Les pèlerins ne purent se lasser de contempler et d'admirer hautement l'œuvre qui depuis plus d'un siècle peut-être avait été presque entièrement dérobée aux regards.*»

¹ Clément d'Alexandrie (*Pædag.* II, 11) disait, en parlant de la femme : «*Ὁὐ γὰρ ἀρμόζει γυμνὸν ἐπιδείκνυσθαι τὸν πόδα.*»

tercession; il n'y eut bientôt plus de douleurs sans remède, d'infortune sans espérance; tous ceux qui visitaient Marienthal en partaient consolés. Des estropiés et des boiteux s'y faisaient conduire, s'en retournaient guéris et laissaient leurs béquilles suspendues dans le sanctuaire; des aveugles y recouvraient la vue, des sourds l'ouïe; des mères y obtenaient la guérison de leurs enfants; des jeunes gens arrivés à l'âge redoutable des passions y retrouvaient le calme, la paix du cœur et l'espérance; les matelots exposés aux dangers de la mer, les soldats au milieu des périls du combat, des femmes chrétiennes durant les heures de douloureuses angoisses qui précèdent la maternité réclamaient l'assistance de Notre-Dame de Marienthal, et jamais ce n'était en vain; tous ceux qui l'invoquaient ressentaient les effets de la puissance confiée à cette Mère divine, à la demande de laquelle le Sauveur fit son premier miracle aux noces de Cana, en Galilée.

Les portes de l'église restaient ouvertes jour et nuit, afin que le pèlerin pût s'y rendre à toute heure. Cette confiance occasionna plusieurs tentatives de vol; mais Marie protégeait sa maison et ne permettait pas que le sacrilège s'accomplît. Ainsi il advint entre autres qu'un voleur s'y trouvant seul, avant l'aurore, vit un magnifique ornement déposé sur l'autel; déjà il étendait la main pour s'en emparer, lorsqu'une force surnaturelle le retint dans cette position jusqu'à l'arrivée des gens du monastère qui le livrèrent au tribunal de Haguenau.

Pendant fort longtemps on ne songea pas à faire un recueil écrit des grâces extraordinaires obtenues à Marienthal; mais elles étaient attestées par les nombreux *Ex voto* qui tapissaient le chœur, et le souvenir en demeurait vivant dans la mémoire des peuples.¹

III.

Au commencement du XVI^e siècle, le pèlerinage de Marienthal jouissait d'une célébrité européenne. Mais, à cette même époque, les Guillemites, qui le desservaient, s'étaient relâchés de leur antique ferveur et de l'austérité de leur discipline.

Il ne paraît pas cependant qu'aucun des religieux de Marienthal se soit réuni à la phalange de ces moines apostats, honte et écume de leurs Ordres, qui, voulant se livrer à toutes les convoitises de la chair

¹ Les miracles de Marienthal ont été recueillis, par le D^r Schenck de Grafenberg, dans un livre approuvé par l'Évêque de Mayence.

et de l'orgueil; entreprirent de substituer au christianisme de Jésus-Christ un soi-disant christianisme de leur invention.

Dieu permet quelquefois le triomphe de l'erreur dans des vues dont l'intelligence humaine ne peut sonder les profondeurs; c'est ce qui arriva au XVI^e siècle; des populations entières, livrées au fanatisme le plus sauvage, abandonnaient la foi de leurs pères. Une foule de princes, de hauts et puissants seigneurs et de notables familles, poussés par l'intérêt et par des mobiles qui n'avaient rien de religieux, quittaient le sein de l'Église et se donnaient à l'hérésie. On se ruait sur les édifices consacrés au culte pour les piller; on brisait les autels, on déchirait les tableaux, on traînait dans la boue les images jadis les plus vénérées, — parce qu'il avait plu à un moine défroqué et époux d'une nonne enlevée, d'interdire le culte de Marie et des autres membres de l'Église triomphante.

L'Alsace est un des pays où la prétendue Réforme a exercé le plus de ravages. En 1525, Marienthal se trouvait exposé aux fureurs des protestants et des rustauds révoltés; il n'y avait plus de sûreté, ni pour les pèlerins, ni pour l'église, qu'on s'attendait à voir incendiée ou dévastée d'un moment à l'autre.

Quelques pieux catholiques résolurent alors de dérober au moins les images miraculeuses aux mains sacrilèges des nouveaux iconoclastes. Ils les enlevèrent en secret et les déposèrent à Haguenau, dans la maison d'un sieur Morgarten, intendant du couvent de Marienthal. — Un acte contemporain rapporte que la statue de la Vierge douloureuse versa, pendant le trajet, des larmes très-abondantes, à la vue de tous les assistants.

Après la fin de la guerre des Paysans, les deux images furent replacées à Marienthal. Toutefois ce saint lieu devait traverser encore de cruelles épreuves. Les pèlerins, bafoués, insultés, qualifiés d'idolâtres par les protestants des environs, ne fréquentaient qu'en tremblant le sanctuaire de la Vierge; leur nombre diminuait d'année en année. Les Guillemites du monastère mouraient sans être remplacés; en 1543, un seul religieux restait au couvent, et malheureusement ce dernier successeur du pieux Albert de Wangen était un des prêtres les plus relâchés de l'époque et professait assez ouvertement de l'admiration pour les doctrines des novateurs.

Alors aussi le trop célèbre Capito et Andræa, prêchant wurtembergeois, avaient réussi, à force d'intrigues, à donner entrée à ces mêmes doctrines dans la catholique ville de Haguenau. Le protestantisme n'y

jeta pas de profondes racines, et au bout de peu d'années il disparut sans y laisser de traces; mais, bien que ses adhérents n'y aient jamais formé qu'une très-faible minorité, cette minorité, très-remuante et soutenue par les Strasbourgeois et par les princes apostats du voisinage, parvint à s'emparer pendant quelque temps de toutes les places de la magistrature urbaine.

Le dernier gardien de Marienthal et le sénat de Haguenau, tel qu'il était alors composé, devaient nécessairement s'entendre; l'indigne Guillemite se permit, contrairement à toutes les notions de droit et de justice, de céder le couvent, l'église et leurs dépendances, au corps des magistrats, qui s'empressa d'accepter.

Les dernières heures de la gloire du pèlerinage de la Mère de Dieu semblaient donc arrivées. Il demeurait dans l'abandon; quelques fidèles venaient encore timidement y implorer des grâces, mais on n'y célébrait plus ni fêtes pompeuses, ni magnifiques processions; l'on n'y voyait plus arriver, comme autrefois, aux jours consacrés à Marie, les populations empressées de vingt-cinq ou trente communes des environs, bannières en tête et au chant des litanies. — Des jours de deuil avaient succédé aux beaux jours des solennités catholiques.

IV.

L'hérésie continuait à désoler une grande partie de l'Europe et à répandre partout des semences de haine et de discorde. — La guerre civile et religieuse déchirait la France; en 1569, les princes protestants allemands s'armèrent pour marcher au secours des huguenots; leurs troupes traversèrent l'Alsace et la ravagèrent impitoyablement.

Marienthal était très-exposé à leurs déprédations. Une femme, nommée Hochstættler, voulut prévenir la profanation des images miraculeuses et résolut de les transporter une fois encore à Haguenau. — «Dans ce dessein,» ajoute la chronique du pays, «elle se rendit au sanctuaire de la Vierge, monta sur l'autel placé au milieu du chœur, «enleva la statue de la Mère douloureuse, la chargea sur ses épaules «et se mit en marche. — Mais la pieuse bourgeoise avait plus consulté «son zèle que ses forces, lorsqu'elle s'était proposé de franchir la «distance d'une lieue en portant un groupe à peu près aussi grand que «nature; ses genoux fléchirent et elle tomba sur le chemin. — Obéissant alors à une inspiration soudaine, elle s'agenouilla à côté de la

« statue et s'adressa à Marie avec une humble confiance : *O ma Mère céleste*, lui dit-elle, *demandez à votre divin Fils de doubler mes forces ou de diminuer le poids de ce précieux fardeau, afin que je puisse le déposer en lieu sûr.* — Après avoir prononcé cette prière, elle reprit « l'image et l'emporta sans peine à Haguenau. »

Quelques habitants de la ville sauvèrent également la statue de Marie portant Jésus enfant.

A partir de ce moment, l'église de Marienthal resta fermée et solitaire. Bientôt même il ne fut plus possible de venir s'agenouiller auprès de ses murs désolés; les hérétiques circulaient dans les forêts voisines et accablaient de mauvais traitements les catholiques dont ils parvenaient à s'emparer.

Les choses restèrent dans le même état jusqu'à la fin du XVI^e siècle. A cette époque, quelques-uns des Pères de la Compagnie de Jésus, établis à Molsheim par les soins des évêques de Strasbourg, commencèrent à apporter de temps en temps le secours de leur ministère aux prêtres séculiers de Haguenau et à faire revivre la foi et la piété parmi les populations.

Instruit de ces heureux résultats, le pape Paul V fixa les fils de saint Ignace dans cette dernière ville, en 1617, et leur donna en même temps la charge et la jouissance du couvent de Saint-Guillaume de Marienthal.

Cette translation souleva une vive opposition de la part des magistrats de Haguenau, qui, depuis la cession inique de 1543, se prétendaient possesseurs de tous les biens, privilèges et bénéfices du pèlerinage. Toutefois, après de longues difficultés, ils cédèrent aux représentations de l'empereur et de l'archiduc, évêque de Strasbourg, et abandonnèrent volontairement ce qu'ils n'auraient pu conserver sans injustice.

Dirigé par les Jésuites, Marienthal vit renaître les jours de son ancienne splendeur. Grâce à leur prédication et à leurs écoles, le protestantisme s'éteignit entièrement à Haguenau, et les habitants de cette ville devinrent dès lors les visiteurs les plus assidus du sanctuaire de la Vierge. Ils adoptèrent la touchante coutume, encore observée aujourd'hui, de s'y rendre processionnellement aux fêtes de Marie.

En ces solennelles occasions la statue de la Vierge est portée en tête du cortège; les enfants des deux sexes, les jeunes filles, les congrégations et les différentes confréries d'hommes et de femmes, la suivent avec leurs bannières; le clergé ferme la marche. Pendant le parcours, on chante des litanies, des hymnes, des psaumes en l'honneur de la Mère de Dieu et on récite à haute voix le chaplet.

Lorsque la procession est entrée dans l'église de Marienthal, les prêtres qui en ont fait partie célèbrent le saint sacrifice de la Messe, et la plupart des fidèles se confessent et communient.

V.

Stanislas Leczinsky, roi détrôné de Pologne, la reine son épouse et leur fille unique Marie, s'étaient réfugiés en 1720 à Wissembourg, en Alsace. Tous trois avaient une dévotion particulière pour Marienthal, et souvent ils firent à pied les huit lieues qui séparent le pèlerinage de la ville où ils s'étaient retirés; ils venaient demander des jours meilleurs à celle qui avait dû subir également les rigueurs de l'exil pour soustraire son divin Fils à la rage d'Hérode. Le souvenir de la tendre piété et de la ferveur de la princesse Marie, en particulier, est resté vivant dans le pays; un jour elle déposa, avant de partir, sur l'autel de la Vierge, une chasuble d'une grande richesse et un bouquet composé de pierreries et de perles fines. Le roi et la reine également y laissèrent divers ornements d'église et plusieurs bijoux précieux.¹

Le roi de France Louis XV demanda, en 1725, la main de Marie Leczinska. Stanislas et sa fille firent aussitôt un pèlerinage en actions de grâces à Marienthal. — La nouvelle reine conserva toujours la plus vive dévotion pour ce lieu béni, et tous les ans elle chargeait quelque noble personnage de sa cour d'y porter l'expression de sa reconnaissance.

Mais, après trois années de mariage, Marie n'avait pas encore donné d'héritier à la couronne. Elle fit faire une neuvaine à Marienthal par les soins des Pères Jésuites du collège de Haguenau, et fut exaucée. Un Dauphin naquit le 4 septembre 1729; la nouvelle de cet événement répandit la joie dans tout le royaume. On célébra à cette occasion une belle fête à Marienthal, le 27 du même mois. Les congrégations religieuses, les autorités civiles, les habitants des communes voisines, les magistrats et la garnison de Haguenau, s'y rendirent en cortège solennel pour assister à une messe chantée, suivie du *Te Deum*. Une inscription latine et allemande, gravée sur un monument détruit pendant la révolution, était destinée à perpétuer le souvenir de cette heureuse journée.

¹ Les perles et les diamants donnés à Marienthal par le roi, la reine de Pologne et leur fille, ont été enchassés dans un bel ostensorium estimé à plus de quarante mille francs et dont on se sert encore aux jours de grande solennité.

Peu de temps après, l'un des grands-officiers de la couronne arriva à Marienthal. La reine l'avait chargé de supplier la très-sainte Vierge de prendre sous sa protection maternelle la famille royale et tout le beau pays de France, et de plus elle lui avait ordonné de suspendre dans le chœur une grande lampe d'argent richement ciselée. Marie Leczinska avait choisi cette offrande comme un symbole de l'ardent amour dont son cœur était embrasé pour la Mère de Dieu.

Cependant les beaux jours de Marienthal devaient subir encore plus d'une éclipse. Les Pères Jésuites avaient non-seulement rendu son antique splendeur au pèlerinage; ils avaient vengé l'Église et déraciné l'erreur dans une portion considérable de l'Alsace.

Or, les germes funestes répandus dans le monde par la prétendue Réforme commençaient alors à produire leurs fruits dans les pays mêmes où elle n'avait pu s'implanter comme doctrine religieuse. La philosophie sceptique et railleuse du XVIII^e siècle tenait le sceptre du monde et avait déclaré une guerre d'extermination au catholicisme. — Unie, savante, pure et ennemie des nouveautés philosophiques et religieuses, la Compagnie de Jésus ne pouvait manquer d'exciter contre elle les haines et la calomnie. L'orage gronda de tous les côtés à la fois, et le mot de notre Seigneur à ses disciples se vérifia en cette occasion : « Si vous étiez du monde, le monde vous aimerait; mais maintenant, parce que vous n'êtes pas du monde, le monde vous hait. » — La Société succomba; Clément XIV céda aux malheurs du temps et prononça sa dissolution. On connaît les douleurs et les regrets de l'infortuné pontife; le chagrin le conduisit promptement au tombeau.

Par mandement de Mgr. de Rohan, évêque de Strasbourg, le pèlerinage dont nous écrivons l'histoire fut alors desservi par un prêtre séculier qui prit le titre de supérieur, et auquel on adjoignit quelques clercs. Les populations indigènes et étrangères continuèrent à fréquenter le sanctuaire de Marie, mais elles regrettaient les Pères Jésuites; ceux qui leur avaient succédé n'inspiraient pas la même confiance et ne savaient pas donner autant de solennité aux fêtes célébrées à Marienthal.

VI.

On avait semé le vent, on recueillit la tempête. L'impiété enfanta la révolution française. Le sanctuaire de Marie se retrouva aussi solitaire qu'aux plus mauvais jours du temps de la Réforme. L'église de-

meurait ouverte, à la vérité, et les images miraculeuses étaient en leur place; mais Brendel, l'évêque intrus de Strasbourg, avait chargé, en 1791, un capucin apostat, prêtre assermenté, de desservir ce saint lieu, et les fidèles ne voulaient pas de ce ministère sacrilège.

Bientôt cependant le bruit se répandit que l'odieux gouvernement qui pesait sur la France avait donné l'ordre de fermer l'église et d'en murer les portes. Tous les catholiques des environs se réunirent et, lorsqu'au jour fixé les commissaires de l'État arrivèrent pour exécuter leur mandat, ils trouvèrent trois à quatre mille intrépides paysans rassemblés autour de la demeure de la Vierge et décidés à la défendre. Effrayés à cette vue, les commissaires se retirèrent, et le sanctuaire resta ouvert.

En 1793, deux prêtres dévoués et quelques pieux laïques, transportèrent, au péril de leurs vies, les images miraculeuses, les vases sacrés et les ornements d'église à Ottersweyer, village situé sur la rive droite du Rhin. Ils y restèrent jusqu'au rétablissement du culte catholique en France.

En cette même année 1793, les troupes allemandes qui avaient envahi l'Alsace s'emparèrent de Marienthal : les soldats bivouaquèrent dans l'intérieur de l'église et du couvent. La maison de prières fondée par Albert de Wangen fut convertie ainsi en une caserne et souillée par les orgies d'une soldatesque effrénée. — Toutefois, souvent encore on voyait quelques pauvres pèlerins errant autour de ce lieu désolé et versant des larmes amères au souvenir de son ancienne gloire.

Les choses changèrent d'aspect après la conclusion du concordat entre le Souverain-Pontife et le Premier Consul. — Le 31 juillet 1803, on reporta triomphalement d'Ottersweyer à Marienthal les deux statues de la Vierge. La population de Haguenau alla processionnellement à leur rencontre, clergé en tête, bannières déployées et tenant en main des bouquets de fleurs ou des cierges allumés. Les habitants les plus notables de la ville portèrent les images sur leurs épaules depuis les portes de la cité jusqu'à l'église de la Vierge. L'évêque de Strasbourg y officia pontificalement et institua, en mémoire de ce jour, une fête qu'on célèbre tous les ans le dernier dimanche du mois de juillet.

Depuis ce temps, Marienthal a été plus fréquenté que jamais. L'église a été restaurée et embellie, le couvent a été agrandi à deux reprises, en 1822 et en 1843. Monseigneur de Strasbourg y a placé, comme avant la révolution, un prêtre portant le titre de supérieur, avec quelques coadjuteurs; tous consacrent leurs journées, et fort sou-

vent leurs nuits, au service spirituel des pèlerins. Les curés des villages voisins viennent les assister; l'affluence prodigieuse des fidèles rend ce secours nécessaire.

C'est surtout aux jours consacrés par l'Église catholique à célébrer les grandeurs de Marie que la foule pieuse arrive avec empressement. On n'y compte alors jamais moins de quatre à six mille étrangers; hommes, femmes, jeunes gens, enfants et vieillards, tous expriment à leur manière à la bonne Vierge leur amour, leur respect et leur reconnaissance, et la Vierge bénie agrée les humbles hommages d'une foi naïve et confiante, et obtient pour ses fidèles enfants de signalées faveurs. Dieu semble se complaire aujourd'hui à multiplier les prodiges en l'honneur de sa glorieuse Mère et pour le salut des âmes.

Tous les jours, pour ainsi dire, de nouvelles lettres et des documents authentiques sont remis au supérieur et rendent compte de guérisons miraculeuses, de grâces obtenues dans de pressants dangers, de conversions inespérées opérées sur des pécheurs endurcis, sur des hérétiques et sur des ennemis de l'Église.¹ Le chœur de Marienthal est entièrement tapissé d'*ex-voto*; si ces petits tableaux sont peints grossièrement et sans art, on sait au moins qu'ils y ont été placés par des cœurs reconnaissants, et leur vue inspire une douce émotion.

La plupart des jeunes soldats alsaciens et lorrains ont coutume, lorsqu'ils entrent au service, de venir à Marienthal pour implorer la protection de la sainte Vierge.

À l'époque du siège de Rome et de l'expédition de Crimée, récemment encore, lorsque la guerre de l'Italie a éclaté, une foule de braves des départements du Haut et du Bas-Rhin, de la Meurthe, de la Moselle, des Vosges, etc., se sont rendus au pèlerinage de Notre-Dame pour revêtir sa livrée, en prenant la médaille, avant de s'exposer aux chances des combats; aujourd'hui les parents de ceux qui ont échappé au péril, souvent presque miraculeusement, viennent à Marienthal pour y faire célébrer des messes d'action de grâces.

Par une inexplicable inconséquence, beaucoup de protestants, entraînés par l'exemple des fidèles et par le récit des merveilles qui s'opèrent en ce lieu, envoient en secret quelque personne pieuse chargée de faire en leur nom le pèlerinage et de présenter leurs offrandes. On nous

¹ Un livre de pèlerinage écrit en 1749 par l'un des Pères Jésuites, et imprimé à Haguenau, rapporte les miracles les plus remarquables qui ont eu lieu avant cette époque.

a assuré que de semblables faits se répètent de plus en plus fréquemment.

Le nombre des pèlerins a été en 1857 et 1858 de plus de trois cent mille, et près de trente mille dans la seule octave de l'Assomption. Ils arrivaient de divers côtés en bandes innombrables, formant de longues processions et chantant de pieux cantiques. Le concours fut immense en particulier la veille de la fête. C'étaient des Alsaciens, des Lorrains, des Badois et des Bavaois portant leurs costumes nationaux. Tous les rangs et toutes les conditions se trouvaient d'ailleurs confondus aux pieds de l'image de Marie. Beaucoup de dames, d'hommes du monde, occupant de hauts emplois civils ou militaires, étaient agenouillés à côté des habitants de la campagne, et un seul sentiment régnait dans cette foule composée d'éléments si divers.

VII.

Le couronnement solennel de l'image de Notre-Dame de Marienthal peut être considéré comme une éclatante réparation faite à la Vierge Immaculée, dans une province d'où l'hérésie et l'impiété se sont efforcées jadis de bannir son culte. Que tous les catholiques d'Alsace se préparent à célébrer joyeusement cette fête. Demandons à Marie de bénir notre beau pays et de prier pour nos frères séparés, afin que son divin Fils les éclaire et les fasse rentrer au bercail du bon Pasteur; demandons encore à cette Mère de la grâce, en laquelle jamais aucune concupiscence n'a pu avoir de racine, de prier pour nous, afin que nous devenions les imitateurs de ses vertus, que nous sortions de la lâcheté et de la tiédeur et que, l'effort de l'homme répondant fidèlement à l'effort de Dieu pour nous sauver, le côté humain du salut ne manque pas au côté divin. Demandons-lui enfin d'intercéder pour que le progrès de la sagesse chrétienne succède à l'état de confusion dans lequel se trouve le monde, et pour que ce progrès amène ici-bas le règne de la paix, de la justice et de la vérité.

V^{te} DE BUSSIERRE.

Château de Bussel (Allier), 19 juillet 1859.